



Corina Ciocârlie



Rouge fantôme



CAPYBARA  BOOKS

Sommaire

Cherche statue désespérément

- 3 En rouge et noir
- 6 Un triangle des Bermudes
- 8 Des Belles au bois dormant
- 12 Mission impossible
- 14 Camera lucida
- 20 À l'ombre des jeunes filles en pierre
- 22 Dame blanche, sainte Barbe Et Co
- 26 La Belle, la Bête et leurs Pygmalions
- 28 Danse avec les anges

Un petit pays dans le pays

- 33 Un café – le Rossi – à l'image d'un quartier
– *l'Italien* de Dudelange
- 36 Bière qui roule n'amasse pas mousse
- 38 La saga des Cappelari
- 40 Des machines à remonter le temps
- 44 Des racines portables
- 46 Une ribambelle de Mères Courage
- 49 En route pour Lusitania
- 51 Masculin-féminin
- 52 Les hommes et les enfants d'abord
- 56 Au pied des hauts-fourneaux
- 63 Jardins des délices
- 67 Des flots d'eau et des coulées de fonte
- 72 « Fantômes, ô mineurs, ô vous les invisibles »
- 74 Bouffeurs de macaronis Et ours sauvages
- 76 Mauvaise presse
- 79 Un départ en fanfare
- 81 L'Alliance fait la force
- 88 La coupe, le ballon et le tambour

Lignes de fuite, points de chute

- 92 Des sœurs jumelles
- 95 Le rêve américain
- 98 Tarzan, Blanche-Neige, Buck Danny et les autres
- 102 L'art de boucler la boucle
- 106 Le passé recomposé
- 109 L'anneau de Clarisse et ses avatars

Cherche statue désespérément



En rouge et noir

Un livre en forme de jeu de piste déployé par cercles concentriques autour de ce point zéro qu'est la statue disparue d'une jeune femme, nymphe ou déesse portant deux amphores et flanquée d'une créature marine à la bouche menaçante (peut-être Salacie, divinité romaine de la mer), placée dans le jardin d'un café entre-temps démoli (le Rossi), sis dans une rue dont le nom (Gare-Usines) résume à lui seul l'histoire d'une ville (Dudelange) située au milieu de l'archipel des *anges* (Rumelange, Differdange, Tétange, Schifflange, etc.) et jumelée avec des villes des quatre coins de l'Europe (Feltre en Italie, Manom en France, Lauenburg/Elbe en Allemagne, Łębork en Pologne, Arganil au Portugal, Berane au Monténégro).

Si le parcours à suivre – par citations d'auteurs et photos d'archives interposées – est balisé en rouge et noir, c'est pour évoquer les couleurs des Terres Rouges, qui sont aussi celles du club sportif Alliance Dudelange et des Rossi, deux familles aux trajectoires intimement liées.

Noir désir et rouge fantôme, ou le blason d'un monde d'hier qui n'en finit pas de renaître de ses cendres, au fil des pages et des générations de migrants qui s'y sont aventurées, avec les hauts-fourneaux en point de mire.

Un triangle des Bermudes

Des cheveux ondulés, une figure angélique et le regard qui porte loin. Jadis, cette gracieuse silhouette féminine aimait les regards et attirait tous ceux qui, pour une raison ou une autre – mariage, portrait de couple, dimanche en famille ou entre amis –, souhaitaient être immortalisés dans le jardin du café Rossi. Après une dure semaine de labeur, les pas des ouvriers et des mineurs immigrés, accompagnés ou non de leurs épouses ou fiancées, convergeaient spontanément vers ce lieu phare du quartier *Italien*¹ (le Quartier, tout court, pour les connaisseurs), situé à la lisière de la forêt du mont Saint-Jean, entre deux autres points de repère de la ville : l'usine Arbed et le stade Amadeo Barozzi, fief du club sportif Alliance Dudelange. Autour d'une chope de bière et de quelques anecdotes échangées en dialecte vénitien ou frioulan, la vie était plus belle. *Carpe diem*, semblait murmurer la femme aux amphores, rappelant par ses traits Salacie, épouse de Neptune, et par son rôle Fortuna, déesse romaine de la chance

et du destin imprévisible. Cueillir le jour, capter l'instant fugace et l'enfermer dans un album aux couleurs sépia ou bien dans une enveloppe contenant une missive destinée à ceux qui, moins chanceux ou moins audacieux peut-être, étaient restés là-bas, au pays.

Le hic, c'est qu'un beau matin, la jeune femme est descendue de son socle et nul n'a plus jamais retrouvé sa trace. Au Centre de Documentation sur les Migrations Humaines (CDMH), tout un dossier – contenant au moins une dizaine de portraits de groupe soigneusement répertoriés, datés, annotés – reste ouvert dans l'attente de ses nouvelles.

Depuis cette mystérieuse disparition, qui a d'ailleurs précédé de plusieurs dizaines d'années la démolition du café Rossi – au début des années 1970 –, plus rien n'est comme avant : l'Alliance Dudelange a cessé d'exister, l'usine a fermé ses portes, les Italiens ont quitté le quartier, leurs valises se sont posées ailleurs et la migration a changé de nom. Les méandres des rues des Minières (anciennement « l'Italie haute »), Gare-Usines (anciennement « l'Italie basse ») et Reiteschkopp renferment désormais un triangle des Bermudes. S'y hasarder, c'est vouloir à tout prix recomposer un puzzle dont on peut imaginer que l'on ne retrouvera pas, hélas, la pièce maîtresse.

¹ L'Italie, en luxembourgeois



Le café-restaurant Rossi à Dudelange, 1907



Le café Rossi et le stade Amadeo Barozzi, vus depuis l'usine Arbed





Les Rossi dans leur jardin, 1909



Des Belles au bois dormant

La princesse du conte de Charles Perrault n'est pas la seule à se réveiller, après cent ans de sommeil, grâce à un fils de roi agenouillé à ses pieds. Les happy end les plus improbables attendent parfois même les jeunes femmes en marbre ou en bronze : la *Gëlle Fra*, déboulonnée par les nazis en 1940 puis retrouvée, 41 ans plus tard, sous les tribunes du stade Josy Barthel, le prouve assez. Après un long voyage en Chine pour l'Exposition universelle de Shanghai, la femme dorée allait faire en 2010 un détour par Bascharage – d'où était originaire son Pygmalion, Claus Cito – pour retrouver ensuite son piédestal, place de la Constitution à Luxembourg.

« Et noter l'infime, pour y chercher d'infimes appuis : la bordure de trottoir creusée par les brodequins ferrés du soldat en faction devant le palais grand-ducal, les trois plis dorés au ventre de la Gëlle Fra dressée au sommet du monument aux morts, l'immense aigle de zinc aux ailes entrouvertes à l'angle de la rue Notre-Dame (...). »

Gilles Ortlieb, *Gibraltar du Nord*

Avant son départ pour la Chine, la *Gëlle Fra* fut transportée vers une fonderie d'art française pour y subir quelques réparations esthétiques et recevoir une nouvelle dorure. Par la même occasion, la fonderie fabriqua un moule négatif qui devait permettre de réaliser, en cas de nouvel accident, une copie conforme de la jeune femme à la couronne de lauriers. Et la ronde des métamorphoses, des disparitions, des réapparitions quasi

miraculeuses ne s'arrête pas là. En 2001 – à l'occasion de l'exposition *Luxembourg, les Luxembourgeois, consensus et passions bridées*, orchestrée par le Musée d'histoire de la Ville –, l'artiste croate Sanja Iveković défrayait la chronique en imaginant une autre copie de la *Gëlle Fra* – non conforme, celle-ci, puisqu'il s'agissait d'une version enceinte de la femme dorée, baptisée *Lady Rosa of Luxembourg*.

« Sanja Iveković avait déjà remarqué la Gëlle Fra lors de son premier séjour à Luxembourg pour Manifesta 2 en 1998. Ce monument aux soldats morts pendant les deux Guerres mondiales, couronné d'une statue de femme dorée curieusement très sensuelle, méritait, selon elle, un pendant consacré au pan de la population qui a aussi énormément souffert des guerres mais qui manque cruellement de représentation symbolique : les femmes. »

Enrico Lunghi, dans le catalogue de l'exposition *Luxembourg, les Luxembourgeois, consensus et passions bridées*

Réalisée à Zagreb d'après une photographie de l'original, cette réplique subversive connut aussi son lot de mésaventures, puisque, à peine installée sur une colonne placée en face du Casino Luxembourg, à cent mètres de la place de la Constitution, elle suscita la colère des esprits bien-pensants. Muette et impuissante, *Lady Rosa of Luxembourg* fut incendiée par la presse, descendue de son socle et trimbalée à travers la ville ; elle connut ensuite son quart d'heure de gloire lorsqu'elle fut exposée au MoMA de New York et au Mudam, avant d'être jetée aux oubliettes, au sous-sol du musée. Vingt ans plus tard, Nathalie Ronvaux signe, avec *Moi, je suis Rosa !*, un monologue qui lui donne enfin la parole.



La Gëlle Fra, place de la Constitution à Luxembourg



Sanja Iveković, Lady Rosa of Luxembourg, 2001

« Pour ceux qui l'ignorent, je suis Lady Rosa of Luxembourg. (...) Il fait beau, je fais connaissance avec ma voisine. Elle se présente, me précise qu'elle ne fait pas partie de cette exposition, qu'elle est là depuis bien plus longtemps et me dit qu'on la nomme la Gëlle Fra. À vrai dire, dès que je l'ai vue, elle m'a troublée. De loin, on aurait pu penser qu'on était sœurs. Je me rappelle avoir été très émue puisqu'on venait de me séparer de mon autre moi, ma sœur jumelle. Nous sommes deux Lady Rosa of Luxembourg, identiques, même nom. Je suis ma sœur et ma sœur est moi. Mais elle, elle est restée à Zagreb et moi, je suis ici. »

Nathalie Ronvaux, Moi, je suis Rosa !

Du face-à-face des deux jeunes femmes – la respectable Gëlle Fra et sa réplique insolente, Lady Rosa – naît la suggestion que l'on n'est jamais à un avatar près, puisqu'il s'agit à chaque fois d'un condensé d'histoires collectives, de voix féminines anonymes qui pourraient se donner rendez-vous à Bascharage comme à Shanghai, à Zagreb comme à Luxembourg ou à New York, pour entonner en chœur « Moi, je suis Rosa ! ».

« J'aurais voulu être faite de bronze comme elle, la Gëlle Fra, mais voilà, ma coque en alliage me trahit. (...) Je suis une coque, l'enveloppe de mon histoire, l'habitable d'histoires collectives, de mémoires collectives. (...) Moi et mon ventre, nous sommes là pour parler d'elles. (...) Celles dont on oublie les noms et les mérites après les guerres : combattantes, résistantes, ouvrières à la mine, à l'usine, à la ferme. »

Nathalie Ronvaux, *ibidem*

Dans l'art comme dans la littérature, ces personnages entourés d'une aura de mystère – que l'on prend tantôt pour des madones ou des vestales, tantôt pour des anges de la paix – circulent facilement d'une époque à l'autre, d'un pays à l'autre, mettant ainsi leurs pas dans ceux des aventuriers et des migrants.

« Mais, depuis toujours en ce lieu règne la Vieillesse du Calvaire, celle qu'on a prise pour une madone, un fantôme, un esprit et qui n'est rien de cela. "Je suis, dit-elle, ton devoir de mémoire qui a choisi un corps de femme pour qu'il n'y ait dans le récit ni mensonge ni omission." »

Lyonel Trouillot, *Vieillesse du Calvaire*

En parlant de son « aînée », la Gëlle Fra, Lady Rosa cite deux sources d'inspiration possibles, assez discordantes, mais qui ne s'excluent pas pour autant : la déesse grecque Niké et une maîtresse anonyme que l'artiste aurait eue en Belgique.

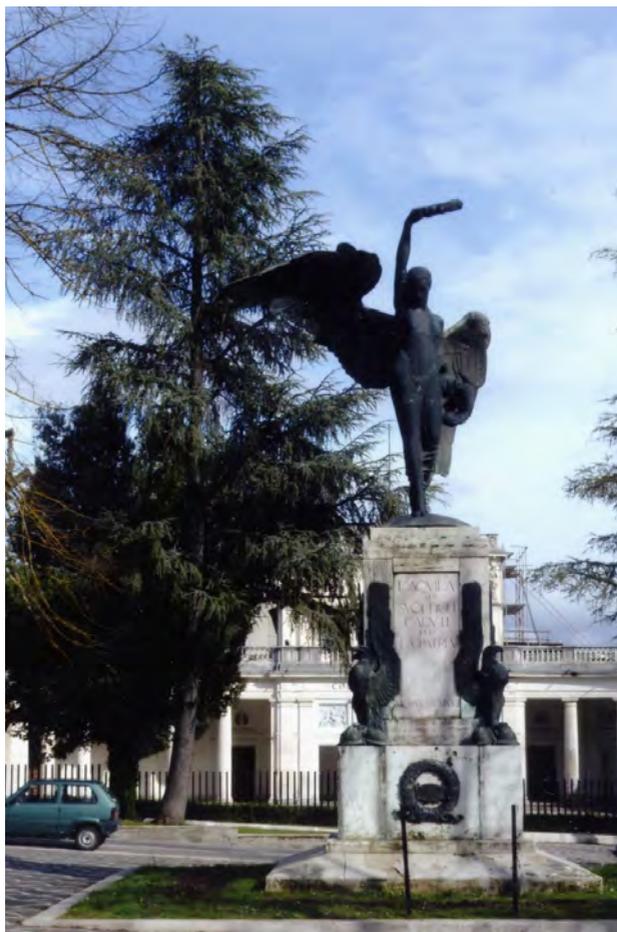
« Claus Cito, lui, s'est inspiré de Niké, la déesse grecque qui tient une couronne de laurier devant elle. On dit aussi qu'il se serait inspiré d'une mystérieuse maîtresse qu'il aurait eue à Bruxelles. »

Nathalie Ronvaux, *Moi, je suis Rosa !*

De son côté, Jean Portante se plaît à imaginer, dans un court texte rédigé pour l'exposition *Prendre le large* (présentée au Centre national de littérature en 2014), intitulé « La vie et son double », une autre filiation plausible. À force de multiplier les allers et retours entre le bassin minier luxembourgeois qui l'a vu naître et les Abruzzes dont sa famille est originaire, l'auteur de *Mrs Haroy ou la mémoire de la baleine* finit par entendre le murmure – inaudible pour la plupart – de la femme ailée du monument aux morts de L'Aquila, qui parlerait à son « double doré luxembourgeois », la Gëlle Fra, « comme une mère à sa fille ».



La déesse Niké en forme de Victoire de Samothrace au Musée du Louvre



Monument aux morts, L'Aquila



Monument du souvenir, Luxembourg

« Un double de moi est peut-être né en France. Ou en Amérique latine. Ou peut-être est-il resté tout simplement en Italie. Deux est le minimum qui me fait vivre. Il y a là-bas et ici. Il y a le Sud et le Nord. Il y a le figuier et le pommier. Il y a surtout ce qui va de l'un à l'autre. L'entre. Le chemin. Sur ce chemin-là, la réalité me vient en aide. Elle sème ses cailloux dans mes souvenirs. Tisse son fil. Je me vois assis à une terrasse de la Place d'Armes. Est-ce à Luxembourg ou à La Havane ? D'une place à l'autre les doubles se parlent. À L'Aquila, j'ai vu la "Gëlle Fra". Elle trône au milieu

du parc de la Villa à deux pas de Collemaggio. Elle est noire. On ne roule pas sur l'or en Italie. Mais elle parle avec son double doré luxembourgeois, l'Italienne. Comme une mère à sa fille ? Qu'importe. Il y a, dans l'air, le fil. Le fil qui fait que deux est un minimum vital. Deux qui fait que jamais je ne suis seul. »

Jean Portante, « La vie et son double », dans *Prendre le large*

Mission impossible

Contrairement à la *Gëlle Fra*, rien ne laisse entendre que sa cousine en pierre de Dudelange connaîtra à son tour une nouvelle incarnation et une deuxième heure de gloire après avoir été retrouvée – sait-on jamais ? – sous les gradins du stade Amadeo Barozzi ou ailleurs. Il n'est pas dit que la jeune femme aux amphores fera, comme Ulysse, un beau voyage avant de retourner en fanfare dans sa ville d'origine. Et même si cela devait arriver, le café Rossi ne serait plus le théâtre des retrouvailles, puisqu'il a été démoli entre-temps, mais n'y a-t-il pas là une raison de plus pour tenter de lui redonner vie, l'espace d'une balade dans les méandres du Quartier ? À défaut de disposer d'un moule négatif ou d'une copie en plâtre de la belle disparue, cette incursion – par citations et images interposées –, dans le territoire de la fiction pourrait lui servir d'écran de papier.

« Peut-être n'ai-je tant tourné autour de ces lieux (friches, mines condamnées, sites industriels, commerces éteints) que pour différer le moment d'avoir à répondre de la tristesse qu'ils secrètent. Et cette tristesse même, tient-elle uniquement au spectacle de ce qui, après avoir été vivant, entier, florissant, a cessé de fonctionner, mais non d'exister tout à fait ? Ou bien au message que ces lieux nous adressent, d'une certaine manière, et signifiant en substance, comme on peut le lire à l'entrée de certaines catacombes : "Nous avons été ce que vous êtes, vous serez ce que nous sommes" ? »

Gilles Ortlieb, *Tombeau des anges*

Bien évidemment, une simple recherche sur Internet aurait permis de trouver des solutions de rechange – tel site de vente en ligne proposant notamment d'acquérir, pour la modique somme de 390 euros, une « *statue reconstituée en pierre, modèle femme portant deux cruches, hauteur : 140 cm, poids : 115 kilos. Décoration idéale en intérieur comme en extérieur, cette magnifique femme sera du plus bel effet dans votre jardin ou maison ! Fabrication artisanale, en Europe. Livraison : de 4 jours à 3 semaines (selon stock).* »



Le lecteur, séduit comme nous par les missions impossibles, ne nous en voudra pas de tourner le dos à cette solution facile, pour tâcher plutôt de poursuivre la vie rêvée des anges et des madones en sillonnant les rues du quartier *Italien* – certains l'appellent désormais *Lusitania* – dans l'espoir de retrouver çà et là, à travers les souvenirs des uns et les fantasmes des autres, comme dans cette vitrine située au coin des rues Gare-Usines et des Minières, des avatars lointains de la jeune femme aux cheveux ondulés.

